

Épiphane traducteur dans l'*Historia Tripartita*: contresens et déformations

von STÉPHANE RATTI, Dijon

L'*Historia Tripartita* de Cassiodore-Épiphane a été éditée pour la première fois à Bâle, chez Jean Froben, en 1523, par Beatus Rhenanus.¹ On sait, au moins depuis les plaintes exprimées par ce dernier, que le latin d'Épiphane, responsable des *excerpta* et traducteur, à la demande de Cassiodore, vers 560, des trois grecs Socrate, Sozomène et Théodoret,² n'a pas grand chose de commun avec les règles de l'académisme cicéronien. Mais on s'est moins intéressé – à part quelques cas isolés³ – aux contresens commis par Épiphane sur le texte grec. Or, une enquête de cette nature est riche d'un double enseignement. D'une part elle révèle quelle était la réelle maîtrise du grec par l'un des trois ou quatre moines de Vivarium à posséder suffisamment cette langue pour entreprendre une traduction d'une certaine ampleur,⁴ d'autre part elle mesure quelle vision déformée les lecteurs du texte latin pouvaient avoir des trois originaux grecs ainsi traduits dans l'anthologie latine que constitue cette *Tripartita*. Pour se faire une idée de l'importance qu'eut sur les lecteurs de langue latine la version d'Épiphane, il suffit d'avoir à l'esprit deux chiffres. Alors que la *Tripartita* en langue grecque des trois mêmes historiens ecclésiastiques qui avait été réalisée par Théodore le Lecteur peu de temps avant qu'Épiphane n'entreprenne sa propre version ne subsiste plus pour nous que sous la forme d'un *epitome* incomplet transmis par un seul manuscrit,⁵ la *Tripartita* latine connut un succès d'édition considérable qu'atteste pour nous la liste des 137 manuscrits répertoriés de l'ouvrage.⁶ Il n'est donc pas sans intérêt de faire connaître quelques divergences d'importance entre le texte

¹ Sur cette édition, cf. mon étude «Beatus Rhenanus éditeur de l'*Historia Tripartita* de Cassiodore-Épiphane», dans Beatus Rhenanus (1485-1547) lecteur et éditeur des textes anciens, Actes du Colloque International tenu à Strasbourg et à Sélestat du 13 au 15 novembre 1998, ed. J. Hirstein (Turnhout, 2000), 299-326.

² Cf. Cassiodore, *Institutiones* 1, 17, 1. Il semble bien qu'Épiphane ait été le seul maître d'œuvre dans les choix des passages traduits: cf. R. Hanslik, «Epiphanius Scholasticus oder Cassiodor?», *Philologus* 115 (1971), 107-113

³ Par exemple H. Janne, «Un contresens de Cassiodore: les furets du Contre Apion», *Byzantion* 11 (1936), 225-227.

⁴ P. Courcelle, *Les lettres grecques en Occident de Macrobie à Cassiodore* (Paris, 1943), 319-320.

⁵ Theodoros Anagnostes, *Kirchengeschichte*, ed. G. C. Hansen, GCS Neue Folge 3 (Berlin, 1971).

⁶ Cf. Cassiodori-Epiphani *Historia Ecclesiastica Tripartita*, edd. W. Jacob et R. Hanslik, CSEL 71 (Vindobonae, 1952).

latin et son original grec, moins dans l'intention d'accabler Épiphane – ce qui serait absolument déplacé ici – que dans le dessein de mesurer des écarts qui, par leur ampleur même, n'ont pas pu ne pas influencer la perception historique qu'eurent ses lecteurs des événements rapportés par le chargé de mission de Cassiodore.

Mon étude porte sur douze cas, soit trois extraits de Sozomène, trois de Socrate et six de Théodoret. Je donne dans les pages qui suivent le texte grec,⁷ la traduction latine d'Épiphane et une traduction personnelle du latin pour ces passages choisis dans les livres 1 et 2 de la *Tripartita*. Je me mets, pour cette traduction, dans la position d'un lecteur d'Épiphane qui ne dispose pas du texte grec. Je traduis donc les approximations, les erreurs, les contresens de ce dernier, ainsi que devrait le faire un éditeur de ce texte soucieux des règles de la bonne philologie. Ma traduction, en outre, en accord avec l'objectif de cette étude, se veut aussi proche du texte latin que possible, sans aucune intention esthétique ni littéraire. Ces passages traduits constituent, du point de vue de la méthode, un outil pour appréhender les écarts entre le texte latin et son original grec. Je commente ensuite les contresens d'Épiphane: si je ne m'abstiens pas toujours de toute subjectivité pour indiquer ma surprise devant telle ou telle traduction surprenante, en revanche je ne prononce jamais aucun jugement de valeur sur les erreurs d'Épiphane.

Mon but, j'y insiste, n'est pas de corriger l'*Historia Tripartita* de Cassiodore-Épiphane comme on le ferait d'une copie d'agrégatif. Mon objectif est philologique et culturel: il s'agit d'apporter une ou plusieurs pièces au débat sur la connaissance que pouvaient avoir du grec les moines de Vivarium et, plus largement, d'apporter une très modeste contribution à ce que, avec un brin de prétention, on pourrait appeler une «histoire culturelle» du grec au sixième siècle. En outre, je me dispense, comme étant hors de mon sujet, de tout commentaire historique ou littéraire qui ne soit pas en rapport avec l'explicitation littérale du sens, que ce soit le grec original ou ce qu'en a compris Épiphane. Je procède, dans tous les exemples qui suivent, selon la même démarche et je donne, dans l'ordre, le texte grec original, la traduction latine d'Épiphane, ma traduction française – dans laquelle j'ai souligné les passages qui présentent un écart notable par rapport au grec –, un commentaire, suivant l'ordre du texte, sur l'origine de ces écarts. L'exercice auquel je me livre relève donc à la fois de la version grecque (lecture de Sozomène, Socrate et Théodoret), de la version

⁷ Je cite les éditions suivantes: Sozomenos Kirchengeschichte, edd. J. Bidez et G. C. Hansen, GCS (Berlin, 1960); Sokrates Kirchengeschichte, ed. G. C. Hansen, GCS Neue Folge 1 (Berlin, 1995); Theodoret Kirchengeschichte, ed. L. Parmentier, GCS Neue Folge 5 (Berlin, 1998).

latine (lecture d'Épiphane) et de la rétroversion latino-grecque lorsqu'il s'agit d'établir, à partir du latin, quel est le texte grec qu'Épiphane a cru comprendre. C'est naturellement cette dernière démarche qui offre parfois quelque difficulté et les surprises les plus grandes.

∴

I. Homère et ses «juges»

1. Sozomène, *praef.*, 1, 5, p. 2 Bidez-Hansen:

Οἶον δὲ σαυτὸν περὶ τοὺς λέγοντας παρέχεις, οὐ τοιοῦτοι Κρητῶν οἱ πάλαι ἐγένοντο περὶ τὸν αἰοίδιμον ἐκείνον Ὅμηρον, ἢ Ἀλευάδαι περὶ Σιμωνίδην, ἢ Διονύσιος ὁ Σικελίας τύραννος περὶ Πλάτωνα τὸν Σωκράτους ἐταῖρον, ἢ Φίλιππος ὁ Μακεδῶν περὶ Θεόπομπον τὸν συγγραφέα, ἢ Σευῆρος ὁ Καῖσαρ περὶ Ὀππιανόν, τὸν ἐν τοῖς μέτροις τῶν ἰχθύων τὰ γένη καὶ τὴν φύσιν καὶ τὴν θήραν ἀφηγησάμενον· Κρητες μὲν γὰρ ἐν χιλίοις νομίσμασιν Ὅμηρον ἀμειψάμενοι τῆς εὐπειίας, ὡς ἀνυπέβλητον φιλοτιμίαν ἀρχοῦντες, ἐν στήλῃ δημοσίᾳ τὴν δωρεὰν ἀνεγράψαντο· Ἀλευάδαι δὲ καὶ Διονύσιος καὶ Φίλιππος οὐκ ἂν στεγανώτεροι Κρητῶν ἐγένοντο, τῶν ἐπὶ πολιτεία ἀτύφῳ καὶ φιλοσόφῳ σεμννομένων, ἀλλὰ τάχος ἂν τὴν ἐκείνων στήλην ἐμμήσαντο, εἰ μὴ κατόπιν ἦσαν τῇ δωρεᾷ· Σευῆρος δὲ μετρίως ποιήσεως χρυσοῦν κατὰ στίχον Ὀππιανῶ δωρησάμενος, οὕτω τῇ φιλοτιμίᾳ κατέπληξεν, ὡς χρυσᾶ ἔπη τὰ Ὀππιανοῦ εἰσέτι νῦν παρὰ τοῖς πολλοῖς ὀνομάζεσθαι.

2. Épiphane 1, 1, 5-6, p. 5-6 Jacob-Hanslik:

Qualem uero te circa recitantes praebes, tales dudum fuerunt iudices circa dulciloquum Homerum aut Alevas circa Simonidem aut Dionysius Siciliae tyrannus circa Platonem Socratis discipulum aut Philippus Macedo circa Theopompum historiographum aut Seuerus Caesar circa Oppianum, qui metris piscium genera et naturas captionemque narravit. Cretes siquidem mille nomismata carmini compensantes Homericis et tamquam de excellentissima largitate gloriantes in publica statua munera conscripserunt. Alevas autem et Dionysius et Philippus nequaquam animo parciores fuere Cretensibus de superba se re publica philosophiaque iactantibus, qui uelociter illorum statuam imitari potuerant, nisi opere fuissent minores in munere. Seuerus autem pro metrico poemate per uersum uno aureo donans Oppianum tantum praebuit de largitate miraculum, ut aurea carmina Oppiani hactenus apud plurimos nominentur.

3. Traduction d'Épiphane:

«Tu agis à l'égard de ceux qui récitent [leurs œuvres] ainsi que jadis l'ont fait ses juges à l'égard d'Homère au doux langage ou bien Alevas à l'égard de Simonide ou bien Denys le tyran de Sicile à l'égard de Platon le disciple de Socrate ou bien Philippe de Macédoine à l'égard de l'historiographe Théopompe ou bien le César Sévère à l'égard d'Oppien qui décrivit dans un poème les sortes de poissons, leur nature et leur pêche. Les Crétois de fait récompensèrent de mille pièces de monnaies le poème d'Homère et, dans l'intention de se prévaloir de leur générosité inouïe, ils inscrivirent leur don sur une statue publique. Or Alevas, Denys et Philippe ne se montrèrent en rien plus réservés que les Crétois qui se vantent de leur état modeste et de leur philosophie: ils auraient pu vite imiter leur statue s'ils n'avaient été inférieurs dans leur récompense. Quant à Sévère, en échange du poème, il attribua une pièce d'or par vers et suscita un tel étonnement par sa générosité que jusqu'à aujourd'hui les vers d'Oppien sont appelés par beaucoup "dorés"».

4. Commentaire:

Sozomène a pour objectif dans cette préface à son *Histoire ecclésiastique* de se livrer à un éloge topique de la générosité du dedicataire, Théodose II, à l'égard des hommes de lettres. Le ton est celui du panégyrique et le raisonnement le suivant: Théodose se montre supérieur aux anciens Crétois par la générosité et par conséquent supérieur aussi aux princes qui l'ont précédé. La suite, dans le texte latin, est explicite à cet égard: *tu uero, potentissime principum, nullo priorum excellentia minor inueniris largitatibus tuis circa dictiones exhibitis* (1, 1, 7, p. 6 Jacob-Hanslik). Mais la première entorse à l'original grec est l'omission d'une négation (οὐ τοιοῦτοι Κρητῶν οἱ πάλαι ἐγένοντο) qui, chez Sozomène, nie que Théodose se fût comporté comme les Crétois, afin de signifier qu'il leur a été supérieur. Or Épiphane écrit *talem... quales*, ce qui indique que, une première fois, la subtilité de la rhétorique de Sozomène lui a échappé.

Il est vrai qu'Épiphane n'a pas compris l'allusion aux Crétois. S'il traduit correctement, plus bas, à deux reprises, Κρητες par Crétois, en revanche, au début de notre passage, le terme grec a été rendu par l'inattendu *iudices*. La faute s'explique par un iotacisme bien connu: au lieu de Κρητῶν Épiphane a lu (ou entendu dans l'hypothèse non invraisemblable où un aide lui aurait dicté le texte à traduire) κριτῶν. D'où cette introduction, pour le moins inattendue, dans le texte latin, des «juges» d'Homère!

Dulciloquus est un *hapax legomenon* qui traduit αοίδιμος, qui signifie en réalité «chanté» ou «digne d'être chanté». Épiphanes a-t-il confondu avec un autre terme ou la traduction est-elle seulement approximative?

Alevas: Épiphanes n'a pas retrouvé sous le grec Ἀλευάδαι le nom des trois fils d'Aleua, rois de Thessalie, les Aleuades, et a imaginé un improbable *Alevas*.

In publica statua: traduction fautive de ἐν στήλῃ δημοσίᾳ.

Animo parciores: traduit στεγανώτεροι, «plus secrets». Épiphanes a perçu le sens du grec, seule sa traduction latine est approximative. *Fuere* ne rend pas exactement l'irréel du passé du grec οὐκ ἂν στεγανώτεροι Κρητῶν ἐγένοντο, valeur modale qui a été déplacée plus loin dans la phrase latine: *potuerant... fuissent*.

Opere: je ne m'explique pas cette traduction de κατόπι.

Metrico poemate: nouveau contresens pour le grec μετρίασι ποιήσεως, compris comme si l'adjectif μέτριος avait un rapport de sens avec «métrique». Le sens chez Sozomène est «un modeste poème» et indique la surprise de l'historien devant l'ampleur de la récompense. Le même type de confusion serait possible en français avec le terme «mesuré».

II. Le respect dû au prince

1. Sozomène, *praef.*, 1, 16, p. 4 Bidez-Hansen:

ἡδονῇ δὲ τὰ σπουδαῖα τοὺς ὑπηκόους κελεύεις παιδεύεσθαι, εὐνοία τε καὶ αἰδοῖ τὴν περὶ σὲ σπουδὴν καὶ τὰ κοινὰ ἐνδείκνυσθαι.

2. Épiphanes 1, 16, p. 8 Jacob-Hanslik:

Res studiosas cum delectatione subiectos praecipis edoceri fauoremque et reuerentiam circa tuum amorem et communem utilitatem cunctos ostendere.

3. Traduction d'Épiphanes:

«Tu recommandes que ce soit avec plaisir que tes sujets soient instruits dans les affaires sérieuses et qu'ils fassent tous preuve de faveur et de respect envers ta bonté et ton efficacité universelle.»

4. Commentaire:

La première partie de la phrase a été bien comprise. C'est à partir de *fauorem* que les choses se gâtent. Alors que Sozomène veut dire que les sujets du prince doivent être invités par la «bienveillance» (εὐνοία) et par le «respect» (αἰδοῖ) à manifester leur zèle envers leur maître, Épiphane croit que cette «bienveillance» et ce «respect» sont dus à l'empereur.

III. La vie philosophique des Perses

1. Sozomène 1, 1, 19, p. 10 Bidez-Hansen:

μετὰ τοῦ καὶ τοῖς προηρημένοις ᾧδε φιλοσοφεῖν ὑπόδειγμα καταλιπεῖν ἀγωγῆς

2. Épiphane 1, 3, 9, p. 15 Jacob-Hanslik:

qui tantae philosophiae exempla reliquerunt

3. Traduction d'Épiphane:

«qui ont laissé des exemples d'une pareille sagesse»

4. Commentaire:

Sozomène parle ici des faits relatifs au christianisme parmi les Perses et les barbares, souvent à l'origine d'une conduite «philosophique», c'est-à-dire «ascétique», exemplaire.

Épiphane n'a pas compris que ces barbares ne sont pas sujets du verbe καταλιπεῖν. Sozomène voulait dire qu'il n'allait pas passer sous silence l'occasion de «laisser en outre des exemples de conduite à ceux qui ont choisi de mener ce type de vie ascétique».

IV. Le Verbe et le Père

1. Socrate 1, 6, 21, p. 9, lignes 22-23 Hansen:

δῆλον ὅτι καθὼς γινώσκει ὁ πατὴρ τὸν ἑαυτοῦ λόγον, οὕτως καὶ ὁ λόγος γινώσκει τὸν ἑαυτοῦ πατέρα, οὗ καὶ ἐστὶν λόγος.

2. Épiphane 1, 13, 15, p. 50 Jacob-Hanslik:

palam est, quia sicut nouit pater suum uerbum, sic et uerbum nouit proprium patrem; et aliter non est.

3. Traduction d'Épiphane:

«Il est évident que, comme le Père connaît son Verbe, le Verbe lui aussi connaît son propre Père; et il n'en est pas autrement.»

4. Commentaire:

Socrate combat ici la conception d'Arius, qu'il a décrite dans les pages qui précèdent et qui tendait à penser que «le Verbe est étranger à la substance du Père et en est fort éloignée, et <que> le Père est invisible au Fils» (*Peregrinum enim et extraneum et remotum est uerbum a paterna substantia, et inuisibilis est filio pater*; Épiphane 1, 13, 8, p. 48 Jacob-Hanslik). La réponse apportée par Épiphane consiste à démontrer l'étroite union du Père, du Fils et du Verbe.

Le contresens réside dans la traduction par «et il n'en est pas autrement» des mots οὐ καὶ ἐστὶν λόγος, qui signifient «dont il est aussi le Verbe», c'est-à-dire que le Verbe appartient au Père. Épiphane a pris le pronom relatif οὗ au génitif singulier pour la négation homonyme. Il se pourrait qu'on fût à nouveau en présence d'une indication précieuse pour affirmer qu'Épiphane travaillait vite, peut-être en écoutant un texte grec qu'on lui dictait.

V. Une fausse attribution d'un recours aux psaumes

1. Théodoret 1, 4, 14, p. 12, lignes 2-6 Parmentier:

εἰς παράστασιν δὲ τῆς φρενοβλαβοῦς ταύτης διδασκαλίας καὶ ταῖς γραφαῖς ἐμπαροινούντες καὶ παρατιθέμενοι τὸ ἐν Ψαλμοῖς περὶ Χριστοῦ ῥητόν, τὸ οὕτως ἔχον· ἠγάπησας δικαιοσύνην καὶ ἐμίσησας ἀδικίαν· διὰ τοῦτο ἔχρισέ σε ὁ θεός, ὁ θεός σου, ἔλαιον ἀγαλλιάσεως παρὰ τοὺς μετόχους σου.

2. Épiphane 1, 14, 14, p. 55 Jacob-Hanslik:

Propter reprobationem igitur huius uesanae doctrinae etiam diuinas litteras reuoluentes proposuimus illud, quod in psalmis de Christo dictum est:

"Dilexisti iustitiam et odisti iniquitatem; propterea unxit te deus, deus tuus, oleo laetitiae prae consortibus tuis".

3. Traduction d'Épiphane:

«En vue de rejeter cette folle doctrine nous aussi nous avons déroulé les Saintes Écritures et proposé ceci, qui, dans les Psaumes, a été dit à propos du Christ: "Tu as chéri la justice et haï l'injustice; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a consacré d'une huile d'allégresse de préférence à tes compagnons"».

4. Commentaire:

Théodoret mène le combat contre la doctrine d'Arius et ses partisans qui prétendent que le Fils a connu le destin qui fut le sien non parce qu'il était Fils de Dieu mais parce qu'il avait été choisi par Dieu: plutôt que sur lui, le choix aurait pu se porter sur d'autres, Paul ou Pierre par exemple (Théodoret 1, 4, 14, p. 12, ligne 1 Parmentier). À lire Épiphane, on a l'impression que la citation empruntée au livre des *Psaumes* (Ps. 44, 8) est faite par Épiphane: *proposuimus; reuoluentes*, donc, dans la traduction latine, a pour sujet «nous», c'est-à-dire l'auteur, Théodoret-Épiphane.

Mais on ne voit pas du tout, dans ce raisonnement, en quoi la citation du psaume vient étayer la thèse de Théodoret qui pense que le Fils, précisément, n'est pas n'importe qui, choisi pour son amour de la justice, par Dieu. Au contraire, il est unique et Fils de son Père.

C'est qu'Épiphane n'a pas compris Théodoret. En réalité, les participes *ἐμπαροινούντες καὶ παρατιθέμενοι* ont pour sujet les partisans d'Arius (et non Théodoret). Dans le raisonnement de Théodoret la citation du psaume est produite à l'initiative des hérétiques. Elle vient, dans leur esprit, appuyer l'idée selon laquelle le Christ n'est qu'un simple mortel, élu de Dieu parmi d'autres hommes. Ne comprenant pas le fil de la pensée ni de la syntaxe de Théodoret, Épiphane, qui a suspecté quelque faille dans la logique interne du raisonnement, a été contraint de modifier le sens du début de la phrase grecque. Chez lui, *εἰς παράστασιν δὲ τῆς φρενοβλαβοῦς ταύτης διδασκαλίας*, qui signifie dans la pensée de Théodoret «pour illustrer cette folle doctrine», devient *propter reprobationem*, «pour repousser»; de même *ἐμπαροινούντες*, qui signifie «insulter», devient *reuoluentes*. Par un double faux sens intentionnel, Épiphane rétablit l'équilibre d'une pensée dont le mouvement originel lui avait échappé.

VI. Le «principe» du Verbe

1. Théodoret 1, 4, 27, p. 15, lignes 21-22 Parmentier:

ἢ τὴν δύναμιν τοῦ θεοῦ ποτε μὴ ὑπάρχειν, ἢ τὸν λόγον αὐτοῦ ἠκρωτηριάσθαι ποτέ, ἢ τὰ ἄλλα ἐξ ὧν ὁ υἱὸς γνωρίζεται καὶ ὁ πατὴρ χαρακτηρίζεται;

2. Épiphane 1, 14, 27, p. 59 Jacob-Hanslik:

[Quid autem amplius sit scelestum quam dicere] (...) aut dicere uirtutem dei aliquando non extitisse aut uerbum eius aliquando accepisse principium aut alia, ex quibus filius agnoscitur et figuratur pater?

3. Traduction d'Épiphane:

«Qu'y a-t-il de plus impie que d'affirmer (...) ou bien d'affirmer qu'il y eut un temps où la puissance de Dieu n'a pas existé ou bien un temps où son Verbe a reçu son origine ainsi que les autres éléments dans lesquels on reconnaît le Fils et qui caractérisent le Père?»

4. Commentaire:

Dans sa réponse aux partisans d'Arius, Théodoret s'offusque que l'on puisse penser que le Père, le Fils et le Verbe ont été, un jour (*aliquando*) engendrés, alors qu'ils sont de même nature, sans jamais avoir été créés.

Épiphane traduit τὸν λόγον αὐτοῦ ἠκρωτηριάσθαι par *accepisse principium*. Or le verbe ἀκρωτηριάζω signifie «mutiler». Théodoret l'emploie en l'occurrence au passif pour dire que jamais le Verbe du Père n'a pu être «soustrait», «arraché» à la puissance divine, qui toujours a été identique à elle-même. De l'adjectif ἄκρος, «extrême», ou du substantif τὸ ἀκροτήριον, «l'extrémité», Épiphane a tiré pour le verbe ἠκρωτηριάσθαι le sens fautif de «établir les extrêmes» ou «recevoir un principe». La traduction latine à laquelle il aboutit ne trahit pas absolument la pensée générale de Théodoret, mais elle commet néanmoins un contresens sur le texte grec.

VII. «Et caetera»

1. Théodoret 1, 4, 34, p. 17, lignes 18-19 Parmentier:

ιδόντες γὰρ οἱ υἱοὶ τοῦ θεοῦ τὰς θυγατέρας τῶν ἀνθρώπων ἔλαβον ἑαυτοῖς γυναῖκας καὶ τὰ ἕξῃς.

2. Épiphanie 1, 14, 32, p. 61 Jacob-Hanslik:

Videntes enim, inquit, filii dei filias hominum acceperunt sibi uxores ex ipsis

3. Traduction d'Épiphanie:

«Les fils de Dieu, dit-il, voyant les filles des hommes prirent pour eux femmes parmi elles»

4. Commentaire:

Épiphanie (cf. *inquit*) a bien vu que Théodoret citait les Écritures (*Is.* 1, 2). Il semble qu'il n'ait pas compris καὶ τὰ ἕξῃς «et caetera», qui indique que la citation se poursuivait, mots qu'il traduit par le groupe *ex ipsis*, impossible à expliquer autrement.

VIII. Humilité, pauvreté et «voix»?

1. Théodoret 1, 4, 37, p. 18, lignes 10-13 Parmentier:

οἱ τὰς μὲν τοῦ σωτηρίου πάθους ταπεινώσεως τε καὶ κενώσεως καὶ τῆς καλουμένης αὐτοῦ πτωχείας καὶ ὧν ἐπικτήτους ὁ σωτὴρ δι' ἡμᾶς ἀνεδέξατο φωνὰς διὰ μνήμης ἔχοντες, παρατίθενται ἐπὶ παραγραφῇ τῆς ἀνωτάτω καὶ ἀρχῆθεν αὐτοῦ θεότητος

2. Épiphanie 1, 14, 35, p. 61 Jacob-Hanslik:

qui salutaris passionis humilitatem et exinanitionem, uoluntariam paupertatem et uoces, quas propter nos saluator suscepit, memoria retinetis. Igitur ad ostensionem supernae et antiquae diuinitatis eius haec congruunt

3. Traduction d'Épiphane:

«vous qui gardez en mémoire l'humiliation de la passion salvatrice et de son abaissement, sa pauvreté volontaire et les voix que, à cause de nous, le sauveur a subies. Tout cela donc contribue à prouver sa divinité sublime et éternelle».

4. Commentaire:

Épiphane a mis *uoces* (φωνὰς) sur le même plan que les autres compléments de *retinetis*. Il n'a pas vu la construction de la phrase grecque qui signifie: «vous qui conservez le souvenir des récits (φωνὰς) des souffrances, de l'humiliation et de ce que l'on dit être la pauvreté du Sauveur et de ce qu'il a, par la suite, subi à cause de nous».

En outre, à partir de *igitur*, Épiphane prend en bonne part ce que le grec prenait en mauvaise part. Chez Théodoret, en effet, παρατίθενται ἐπὶ παραγραφῆ s'applique aux hérétiques et signifie «ils mettent de côté», «ils négligent», et non «ils font la preuve».

IX. «Retourner les meilleurs esprits» ou «faire jouer tous les ressorts»?

1. Théodoret 1, 5, 1, p. 26, ligne 5 Parmentier:

καὶ πάντα κάλων κινεῖ

2. Épiphane 1, 15, 2, p. 69 Jacob-Hanslik:

Vehementer nos uastat atque persequitur et omnem benignum animum mouet aduersus nos episcopus

3. Traduction d'Épiphane:

«L'évêque sévit contre nous avec violence, nous persécute et lance contre nous tout homme si bienveillant soit-il».

4. Commentaire:

Si *mouet* rappelle κινεῖ, on se demande d'où provient *benignum animum*. Il doit s'agir d'une confusion – possible à l'oral – entre l'accusatif masculin singulier

καλόν et la forme κάλων. Épiphane a compris: «il lance contre nous tout homme si bon soit-il». Quoi qu'il en soit, le contresens est avéré.

En effet le grec a κάλων et non καλῶν. Épiphane ne pouvait certes pas s'appuyer sur l'accentuation ni sur l'excellente édition Parmentier qui a bien vu le piège. Κάλων n'est rien d'autre que l'accusatif singulier de κάλωσ, la «corde». Κάλων κινεῖ est une expression devenue proverbiale. Au sens premier, elle signifie en langage de marin «lâcher les cordages», comme dans Euripide, *Tr.* 94 (ἐξιέναι), ou, mieux, «larguer les voiles». Au sens métaphorique, elle signifie «mettre tout en œuvre», comme par exemple dans le passage que voici de Lucien, *Scyth.* 11, ligne 25 Kilburn: ἀλλὰ χρή πάντα μὲν κάλων κινεῖν, πάντα δὲ πράττειν καὶ λέγειν, ὡς φίλοι ἡμῖν τοιοῦτοι γένοιντο («Il faut tout mettre en œuvre, tout faire et tout dire afin que des gens pareils soient nos amis»). L'évêque, dans le texte de Théodoret, a donc eu recours «à tous les procédés» pour nuire à ses adversaires.

X. *Optimus* ou «absurde»?

1. Socrate 1, 7, 13, p. 15, lignes 21-23 Hansen:

καὶ λέγω ταῦτα, οὐχ ὡς ἀναγκάζω ὑμᾶς ἐξ ἅπαντος τῆ λῖαν εὐθήει, καὶ οἷα δήποτε ἔστιν ἐκείνη, ζητήσῃ συντίθεσθαι.

2. Épiphane 1, 11, p. 78 Jacob-Hanslik:

Dico autem haec non tamquam cogens uos omnibus modis huic satis optimae, et qualiscumque sit, consentire quaestioni.

3. Traduction d'Épiphane:

«Je ne dis pas cela dans l'intention de vous contraindre à nous mettre d'accord entièrement sur cette question absolument capitale».

4. Commentaire:

Dans sa lettre à Arius, dont nous avons ici un extrait, l'empereur Constantin – par stratégie politique – présente constamment la querelle en question comme un débat de peu d'importance, ὑπὲρ ἐλαχίστου διαφωνία (Socrate 1, 17, 14, p. 16, ligne 2 Hansen), ce qu'Épiphane a bien rendu par *pro his friuolis quaestionibus* (1, 19, 12, p. 78 Jacob-Hanslik).

Il est donc impossible que, ponctuellement, la querelle arienne soit devenue, sous le stylet du prince, *satis optima quaestio*, qui est donc une traduction fautive pour l'adjectif grec εὐήθης auquel il faut conserver son sens assez fréquent de «niais» ou «absurde».

XI. Les «chants» des vierges

1. Théodoret 1, 16, 5, p. 61, lignes 8-10 Parmentier:

ἐπὶ τούτῳ δὲ νεῶν τῆς ἀκολάστου δαίμονος ἔδομήσαντο, ταῖς παρθενικαῖς ὠδίσι
ἐπιτωθάζοντες

2. Épiphane 2, 16, 7, p. 110 Jacob-Hanslik:

et desuper templum aedificauerunt luxuriosissimae daemonis, id est Veneris, ut illic uirginum cantibus insultarent

3. Traduction d'Épiphane:

«et par-dessus ils contruisirent un temple consacré à la pire des déesses de la luxure, Vénus, afin de braver à cet endroit les chants des vierges»

4. Commentaire:

Théodoret vient de rapporter que des païens enragés avaient enseveli le tombeau du Christ et avaient fait ériger à son emplacement un temple à Vénus.

Or, en grec, ὠδίσι est le datif pluriel de ἡ ὠδὶς, l'«enfantement» et non celui de ἡ ὠδή, le «chant». Quel est le sens du grec? Théodoret présente les païens qui ont fondé ce temple comme des enragés, mais aussi des débauchés (p. 61, lignes 5 et 6 Parmentier: κορυβαντιῶντες et βεβακχευμένοι), qui agissent à la manière de «corybantes» et de «bacchantes». Il se pourrait donc bien que les «naissances» ou «enfants» en question (ὠδίσι), nés de vierges (παρθενικαῖς), soient une provocation machinée par les païens qui tournent ainsi en dérision (ἐπιτωθάζοντες) le dogme de l'Immaculée Conception. Les débauches des provocateurs décrites par Théodoret sont bien une insulte aux convictions des chrétiens, mais l'infamie qui leur est portée l'est par des gestes moins innocents que de simples «chants».

XII. Une fausse destruction de temples

1. Socrate 1, 16, 3, p. 55, lignes 1-2 Hansen:

καὶ οὐ μόνον, ὡς ἔφην, ἠὺξει τὰ Χριστιανῶν, ἀλλὰ καὶ τὰ Ἑλλήνων καθήρει.

2. Épiphane 2, 17, 6, p. 113 Jacob-Hanslik:

Non solum autem, sicuti dixi, auxit Constantinus Christianorum dogmata, sed etiam paganorum templa destruxit.

3. Traduction:

«Or non seulement, comme je l'ai dit, Constantin conforta les croyances des Chrétiens, mais encore il détruisit les temples des païens.»

4. Commentaire:

Le texte grec de Socrate a été infléchi par Épiphane dans une direction bien particulière. L'original, en effet, emploie un pluriel neutre τὰ qui a été explicité en latin d'abord par *dogmata*, puis par *templa*. Selon le texte latin, Constantin aurait ainsi favorisé les idées chrétiennes et détruit les temples païens. Or Socrate ne dit rien de tel. Le contexte est très clair: Socrate rapporte d'abord la construction à Constantinople des églises dites de la Paix et des Apôtres (1, 16, 3, p. 55, ligne 1 Hansen). On ne saurait vraiment parler en l'occurrence de *dogmata*, même si indirectement une église favorise le développement de la foi. Une bonne traduction du premier τὰ de Socrate serait «les affaires» des chrétiens. Ensuite Socrate précise que Constantin fit exposer à Constantinople, dans l'hippodrome, les trépieds delphiques (1, 16, 3, p. 55, ligne 4 Hansen). On ne saurait non plus dire, comme Épiphane, qu'il «détruisit les temples des païens». Le grec original signifie en effet: «il s'en prenait aux monuments païens» en les détournant de leur signification originelle.

Ajoutons, pour finir, que les statues détournées par Constantin, ou les trépieds mentionnés, aux dires de Socrate, ne doivent même pas être mentionnés étant donné qu' «on les voit avant d'en entendre parler» (1, 16, 3, p. 55, lignes 5-6 Hansen: ταῦτα μὲν οὖν δόξει περιπτῶς λέγεσθαι ὁρᾶται γὰρ πρότερον ἢ ἀκούεται), ce qu'Épiphane a rendu très inexactement par: *quae cum ipso uideantur aspectu, superflue referuntur* (2, 18, 6, p. 114 Jacob-Hanslik); «étant donné qu'on les voit, il est inutile d'en parler».

∴

On l'a constaté au cours de ce parcours balisé par une douzaine d'interprétations fautives d'Épiphane, ses erreurs ne sont pas sans conséquence. Je suis persuadé, après une fréquentation assidue des douze livres de l'*Historia Tripartita* – et non seulement des deux premiers dans lesquels j'ai choisi de limiter mon échantillon représentatif – que les bévues décrites ne sont, dans leur grande majorité, que le fruit de la négligence, de la rapidité avec laquelle le travail a dû être mené ou des insuffisances linguistiques de l'auteur. Néanmoins, le doute me prend parfois lorsque je constate que certaines erreurs contribuent à radicaliser la vision que donne Épiphane des relations entre les païens et les chrétiens à l'époque de Constantin et des luttes doctrinales autour de l'arianisme. Le lettré de Vivarium ne pouvait-il avoir quelque intérêt à faire de Constantin le «destructeur» des temples païens (cf. l'exemple XII: «Une fausse destruction de temples»)? A-t-il, au rebours, voulu, en tel endroit, édulcorer son récit afin de ne pas heurter les consciences de ses chastes lecteurs (cf. l'exemple XI: «Les chants des vierges»)? On ne peut pas complètement écarter ces deux hypothèses, même si la sagesse et la raison éclairées par l'examen étroitement philologique mené dans cette étude commandent de plaider pour la simple incompétence du traducteur.

Stéphane Ratti
Professeur de langue et littérature latines
Université de Dijon
2 boulevard Gabriel
F-21 000 Dijon
E-Mail: stephane.ratti@u-bourgogne.fr